

Tusk, un atlantiste à la tête du Conseil

UNION EUROPÉENNE Pour le Polonais, le défi est de « sauver la civilisation occidentale »

- Quel visage la présidence de Donald Tusk offrira-t-elle ?
- Son passé donne des indications...

DÉCODAGE

C'est ce lundi que le Polonais Donald Tusk prend ses fonctions de président du Conseil européen. Quel type de président sera ce premier haut dirigeant de l'UE originaire de l'ancien bloc communiste ? Quelques idées, mais aussi des questions, circulent au sujet de celui qui fut Premier ministre polonais sept années durant. Nous avons plongé dans son histoire personnelle et politique afin d'en vérifier le bien-fondé.

Un amateur des premiers rôles. Tusk sera-t-il un Van Rompuy *bis*, entremetteur discret de 28 chefs de gouvernement ? Ou va-t-il vouloir donner plus de visibilité à son leadership ? Tout le passé de Tusk plaide pour la seconde hypothèse. Sous ses airs de gendre idéal, le nouveau dirigeant européen n'a jamais cessé de rechercher les premiers rôles, ou de les conserver en éliminant ses concurrents une fois qu'il les avait atteints. Longtemps perçu sur la scène polonaise comme un dilettante aimable mais sans charisme, Tusk, seul Premier ministre réélu depuis 1989, l'a quittée avec une image de leader irremplaçable. Et d'anciens amis ou alliés politiques polonais en témoignent : Tusk peut être un tueur sans états d'âme.

Tentera-t-il de tirer la couverture à lui ? S'il aime les premiers rôles, l'homme est aussi extraordinairement habile : il ne fera rien, entre les Merkel, Hollande, Renzi et Cameron, qui risquera d'affaiblir sa position. Son entourage a d'ailleurs commencé à distiller la ligne suivante : le « Tusk président du Conseil européen » se situera entre le « Tusk Premier ministre polonais » et le « modèle Van Rompuy ».

Un faucon anti-russe. Comment un Polonais pourrait ne pas être

anti-russe ? Nul doute que Tusk, qui, adolescent, a vu sous ses fenêtres à Gdansk les forces de sécurité du régime pro-soviétique tirer sur les ouvriers, et qui s'est engagé ensuite dans l'opposition démocratique, n'a pas les réticences des dirigeants occidentaux à qualifier sans détours le comportement actuel de Vladimir Poutine.

Pourtant, lors de son accession au pouvoir en 2007, Donald Tusk avait abandonné la posture russophobe de son prédécesseur Kaczynski, privilégiant un partenariat avec une Russie qui devait rester à ses yeux un important partenaire économique. Tusk avait invité Poutine, alors Premier ministre, à la commémoration des 70 ans du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale à Westerplatte sur la Baltique. Les deux hommes avaient ensuite participé ensemble en 2010 à une commémoration du massacre soviétique de 2.000 officiers polonais à Katyn en Russie. C'était trois jours avant la commémoration « purement polonaise » où se rendait le président polonais Kaczynski lorsque l'avion de ce dernier s'est écrasé...

Jusqu'à la crise ukrainienne démarrée il y a un an, Tusk était d'ailleurs accusé par son opposition de droite de mollesse envers la Russie. Il a fallu le développement de cette crise, pour qu'il change radicalement de ton, rivalisant de dureté avec son opposant Kaczynski, et satisfaisant par là une opinion publique polonaise inquiète. Et c'est Donald Tusk qui a lancé l'idée d'une Union énergétique européenne afin de réduire la dépendance à l'égard du voisin russe. L'idée, depuis, est devenue un objectif stratégique de la nouvelle Commission Juncker.

Donald Tusk est donc très loin d'être un va-t-en-guerre anti-russe. Mais il incarnera au plus haut niveau la conviction est-européenne quant à la nécessité de tenir un langage réaliste mais ferme face à Poutine.

Un Européen atlantiste. C'est

aussi une image qui colle inévitablement à tout dirigeant polonais. Lors de son accession au pouvoir en 2007, Tusk avait immédiatement rendu une visite à Washington. Mais ce fut pour mieux embrasser la cause européenne par la suite : un choix raisonné et stratégique, qui paraissait d'autant plus logique qu'à l'époque les dangers géostratégiques et le besoin de la protection américaine s'étaient estompés. Le gouvernement Tusk avait même revu la position polonaise pour refuser l'installation du bouclier anti-missiles américain sur son territoire. Pour le redemander à peine un an plus tard lors de l'entrée des troupes russes en Géorgie... (Obama, à son tour, abandonna ensuite le projet.)

A côté de la conviction profonde de Tusk que l'intérêt de la Pologne se confond avec celui de l'Union européenne, la crise avec la Russie a toutefois revivifié à ses yeux toute l'importance de l'axe américain. Dans un entretien filmé officiel mis en ligne il y a trois jours par les services du Conseil européen, Tusk, qui fut l'un des fondateurs du courant libéral contemporain polonais, insiste parmi ses objectifs majeurs sur le projet d'accord commercial euro-américain TTIP.

Mais il l'argumente moins par l'économie que par un motif plus large : « *La communauté transatlantique est fondamentale pour moi, elle est synonyme de civilisation occidentale. C'est le défi le plus important : sauver notre civilisation* », explique le nouveau président européen, en pointant même des « ennemis »... : un terme rare dans le lexique diplomatique européen.

Des propos qui pourraient déjà créer des premières vagues autour d'un nouveau dirigeant européen qui laisse percevoir la vision d'une Europe « occidentale », « blanche », où la diversité raciale et religieuse – encore quasi inconnue en Pologne – semble assez absente. Cet apprentissage-là sera probablement l'un des premiers défis personnels de Donald Tusk. ■

JUREK KUCZKIEWICZ